Le peintre Henri Meylan – 1895-1980 -

Le peintre Henri Meylan, dont on vient d'exposer quelques toiles à la galerie de l'Essor[1], ne sera guère plus connu et apprécié après cette manifestation qu'il ne pouvait l'être auparavant. Pour la simple raison que cette exposition qu'on lui consacre une nouvelle fois ne fait guère état que de sa production « vigneronne » et militaire.

Les travaux de la vigne, tels qu'on pouvait les concevoir avant-guerre, n'intéressent que modérément un public pour lequel le travail de la terre est devenu étranger. Les représentations de nos troupes lors de la mobilisation de 1939-1945 désormais « bassinent » les connaisseurs jugeant des œuvres de ce type entièrement dépassées.

Bref, voilà deux aspects de l'œuvre de Henry Meylan non susceptibles de redonner quelque vigueur à une œuvre pourtant exceptionnelle par sa diversité.

Car Henry Meylan, même s'il a peaufiné des tableaux « militaires » pendant toute la durée des hostilités, et cela représente des centaines de toiles et croquis, même s'il a su comprendre le travail de nos paysans et vignerons, est doté d'un bagage technique lui ayant permis d'aller bien au-delà de ces deux seuls objets.

L'homme était en vérité d'un éclectisme singulier, capable de passer d'œuvres tout à fait traditionnelles, nullement susceptibles d'effaroucher la plus prude de ces dames d'autrefois, à des productions que l'on aurait alors estimées osées, nus divers dans leur plus belle authenticité.

Henri Meylan souffrit toute sa vie de ce dilemme. A qui s'adresser ? S'il le faisait à un public large et conventionnel, il pouvait penser que cette partie de son œuvre serait vite dépassée, voire méprisée. S'il donnait libre court à ses pulsions d'artiste, il se coupait de ce même public pour ne plus s'adresser qu'à une poignée de connaisseurs qui auraient pu se pencher avec attention et sollicitude sur des œuvres magistrales.

Il a vécu à Genève. Nous ne savons pas s'il exposa au cœur de sa carrière à la Vallée. S'il le fit, ce ne fut qu'en exposant une œuvre tout à fait expurgée, laissant soigneusement ses nus dans son atelier. Le pauvre, empoignant le taureau par les cornes et décidé à secouer un peu ce public timoré de montagne, il n'aurait pu rentrer à Genève que la tête basse, secoué encore par toutes les critiques impitoyables de ses concitoyens. On n'a jamais vu ça et en n'en voudra jamais plus !

Souffrance, souffrance de celui qui crée et qui ne sait plus à qui il s'adresse.

Au vu du catalogue des œuvres du peintre Henry Meylan, deux ouvrages sont apparemment à disposition, magnifiques autant l'un que l'autre, il y a tout à découvrir de ce grand artiste, et il est très dommage qu'une telle exposition,

[1] L'Essor, Henry Meylan (1895-1980). Mine de plomb – Fusain – Gouache – Gravure – Lithographie. Exposition du 26 janvier au 17 février 2013. Ouverture du mardi au dimanche de 14 h 00 à 18 h 000. Contact : Luc Ramu, 078 628 04 30.

louable en soi, ne fasse que reporter une nouvelle et plus large exposition, à des futurs bien improbables.

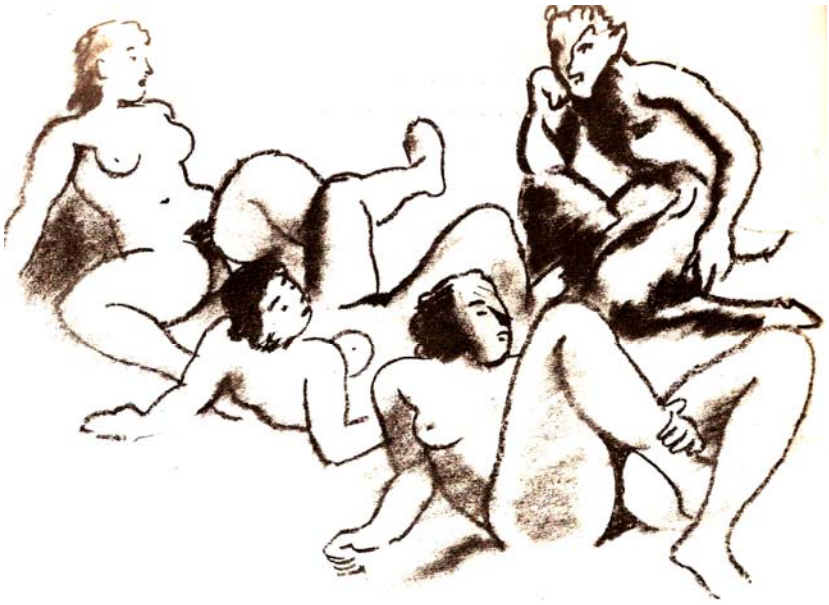
Nous aurons souvent l'occasion de reparler de ce peintre dont l'œuvre ne saurait être analysée en un seul trait de plume.

Le sait-on, Henri Meylan excella aussi dans la gravure. On découvrira plus bas quelques-unes de celles-ci réalisées pour un travail de commande sur les temples vaudois. La qualité de ces bois, fait comprendre qu'il aurait pu faire une brillante carrière dans ce seul genre, à la manière d'un Pierre Aubert qui dut quelques fois pâlir devant l'incroyable virtuosité de son confrère. Peut-on comparer les deux productions ? Ce serait douloureux, en ce sens que ce serait probablement mésestimer l'une des deux œuvres au profit de l'autre. Disons que les deux artistes travaillaient différemment.

N'empêche que le coup de gouge de Henry Meylan est impressionnant. Qui permet de comprendre que l'homme pouvait être d'excellence dans un peu près tous les domaines de l'art figuratif. Rien ne lui était étranger, aucune technique ne le rebutait. Il lui suffisait de se mettre au travail, et les œuvres dans des domaines si différents sortaient de ses mains avec une force singulière.

Henry Meylan, peintre genevois plus que combier… un grand ! Un tout grand. Malgré cela, bien peu de disponible le concernant sur internet.

Né au Sentier en 1895 et décédé à Genève en 1980, Henry Meylan fait l'Ecole des Beaux-Arts de Genève de 1918 à 1920. Expositions, prix, voyages et séjours à l'étranger accompagnent sa carrière artistique, même si sa surdité, véritable drame de sa vie, le force à vivre en retrait. Durant la Seconde Guerre mondiale, Henry Meylan se mue en dessinateur et retrace la vie quotidienne de la troupe de mai 1939 et mars 1945.



87. FEMMES SURPRISES PAR UN FAUNE
Sanguine: 50×70 - 1960

Quelques grandes œuvres de Henry Meylan

70. QUAI DES EAUX-VIVES (Genève)
Huile: 62×92 - 1951

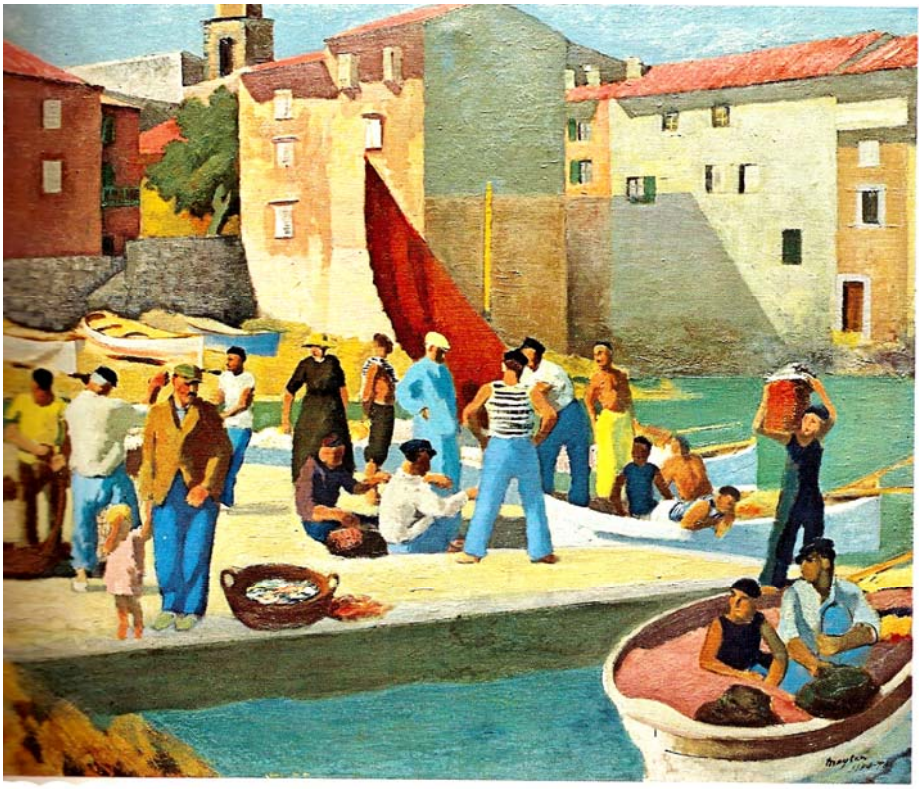
Toile magnifique, à la manière de Marquet

34. TRAM DEVANT LE PARC LA GRANGE (Genève)
Huile: 65×82 - 1925

Il est absolument stupéfiant de constater avec quelle aisance Henry Meylan peut passer d'un style à un autre.

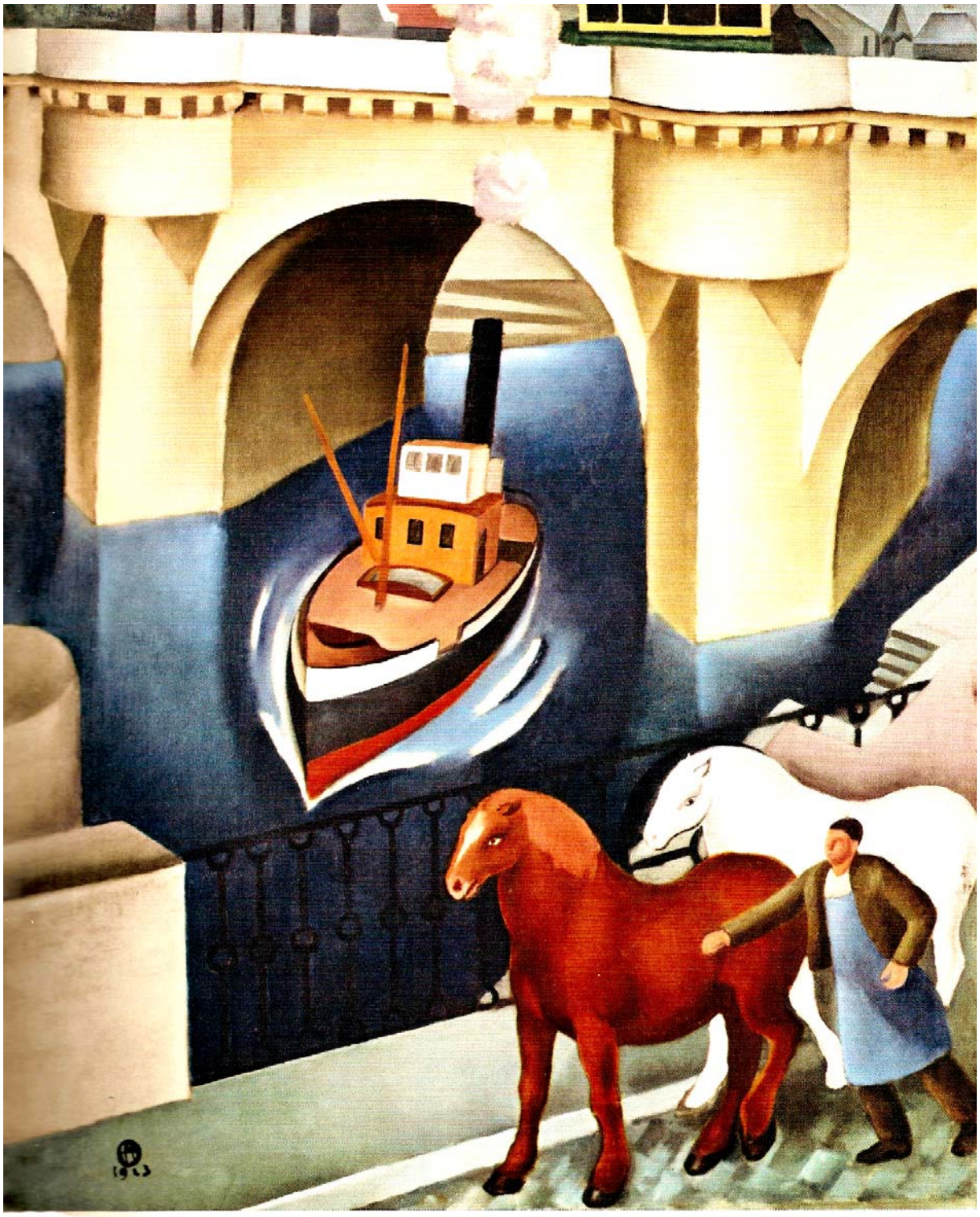
Du goût pour les théâtres et cabarets, et un attrait irrésistible pour les femmes, dans toutes leurs représentations. Ici œuvre étonnante de l'artiste, qui n'est pas sans nous rappeler le Gilles de Watteau.

90. MARIE GALANTE
Huile: 95 × 118 - 1935



30. LA PONCHE (St-Tropez)
Huile: 114 × 145 - 1934

On sent les goûts similaires de Henry Meylan et de Tell Rochat pour les bords de mer. Quand on vient d'un pays de sapin, on ne peut qu'être fasciné par les océans, au point même que parfois l'on rêve de s'y installer.



22. LA SEINE (Paris)
Huile: 97 × 78 - 1923

Nouveau style et puissance formidable, non seulement des chevaux représentés, mais aussi de toute la peinture. Du grand art. Quel prix au fait pour une toile de ce genre ? On devra reconnaître tout de même que l'on l'est loin ici de l'ambiance convenue et déprimante de nos troupes, cantonnées au cœur du pays ou sur les frontières…

102. DANSEUSE NUE
Aquarelle: 21 × 30 - 1921

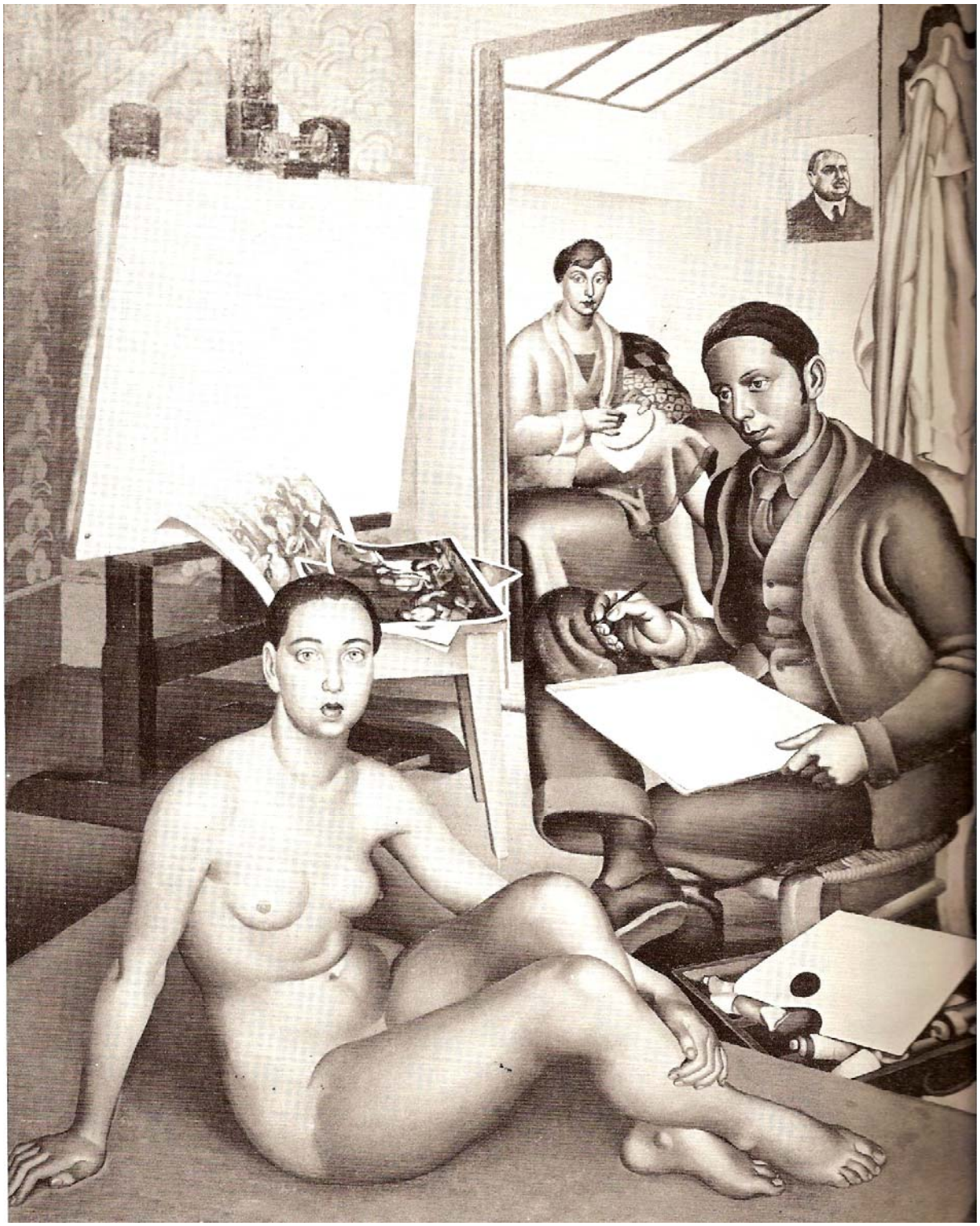
99. LA NOIRE ET LA BLANCHE
Feutre: 56×43 - 1930

86. NUS COUCHES
Huile: 115 × 145 - 1924

Henry Meylan, complètement à l'opposé de la mentalité combière pudibonde, et oublieux des scènes militaires ou paysannes qu'il avait croquées pour son public traditionnel, aimait se replonger dans le nu où il excellait plus que partout ailleurs, fasciné par la beauté du corps féminin.

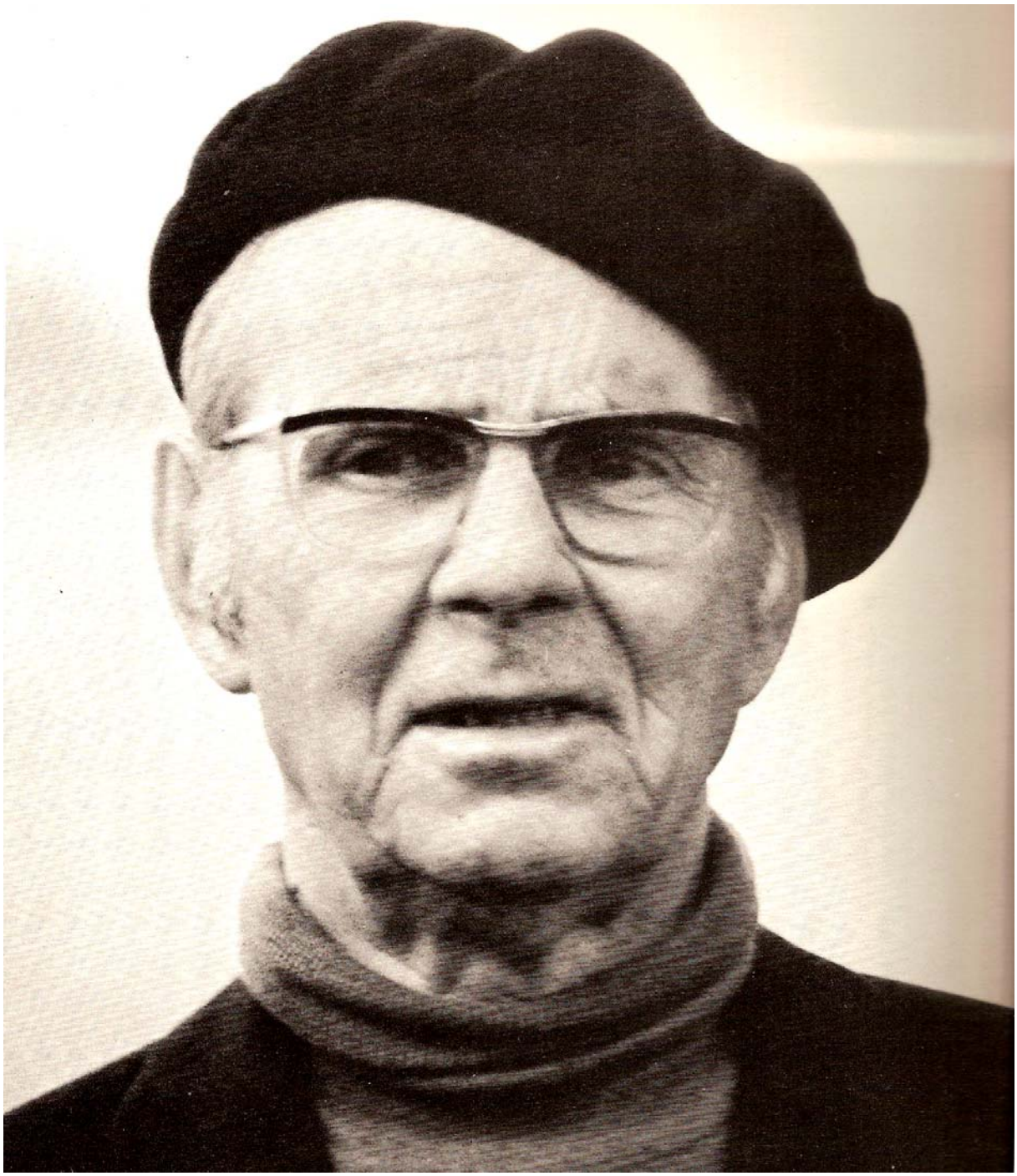
Il faut le reconnaître, ses nus sont exceptionnels et mériteraient à eux seuls, plus que nos chers mobilisés auxquels on doit malgré tout un très grand respect, une exposition toute particulière.

Elle viendra. Mais quand ?

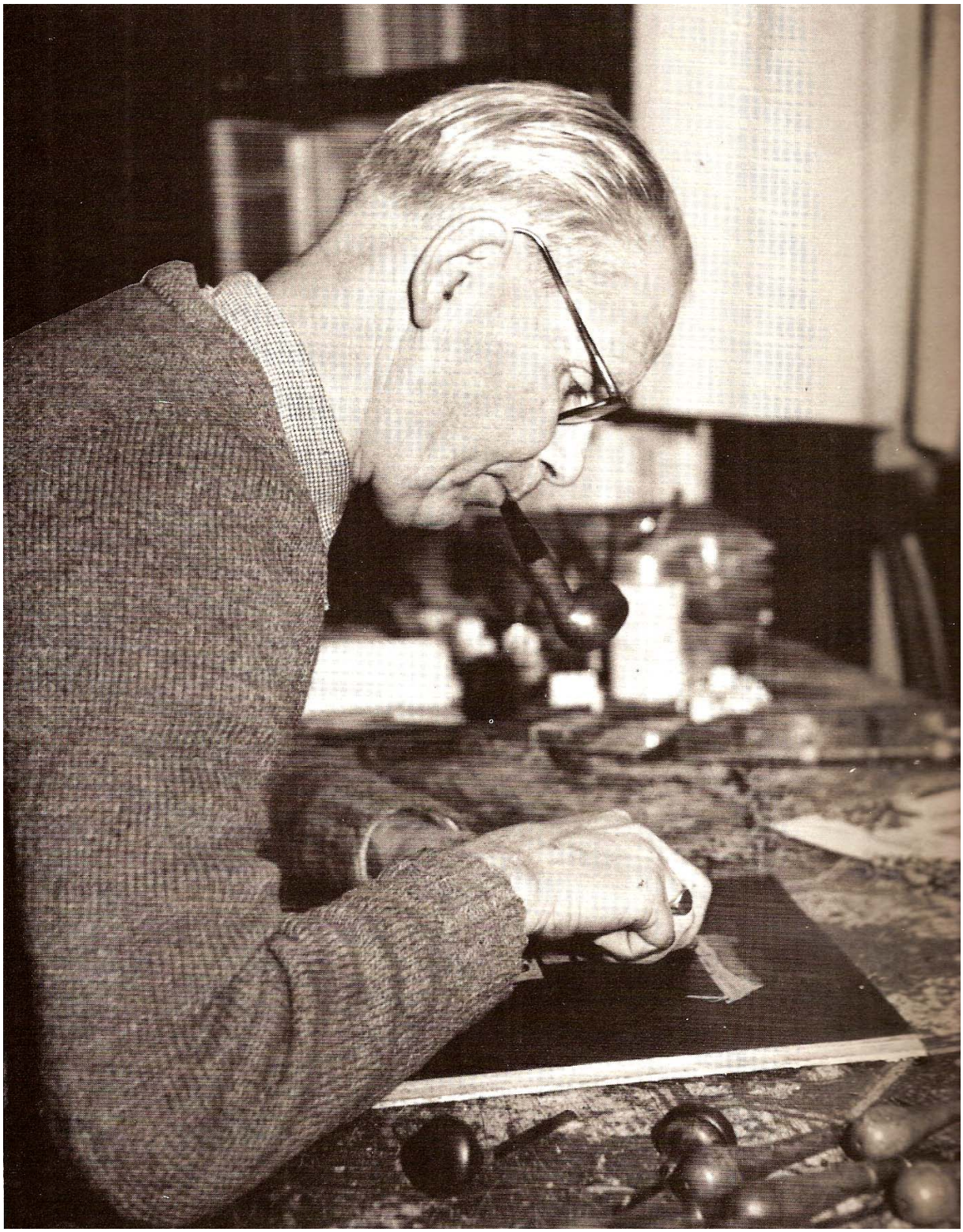


L’artiste et son modèle. Henri Meylan prêt à croquer sa belle invitée, alors que son épouse, très sage, broderie en main, surveille la séance. Il est très certain, non seulement qu’elle ait aussi posé pour lui, mais qu’elle l’ait encouragé dans cette voie, pressentant tout ce que cette facette de son œuvre pouvait alors d’important et de « sublimatoire ».

Il faut tout de même espérer que l’atelier, on aperçoit la verrière au second plan, ait été bien chauffé !



Henry Meylan

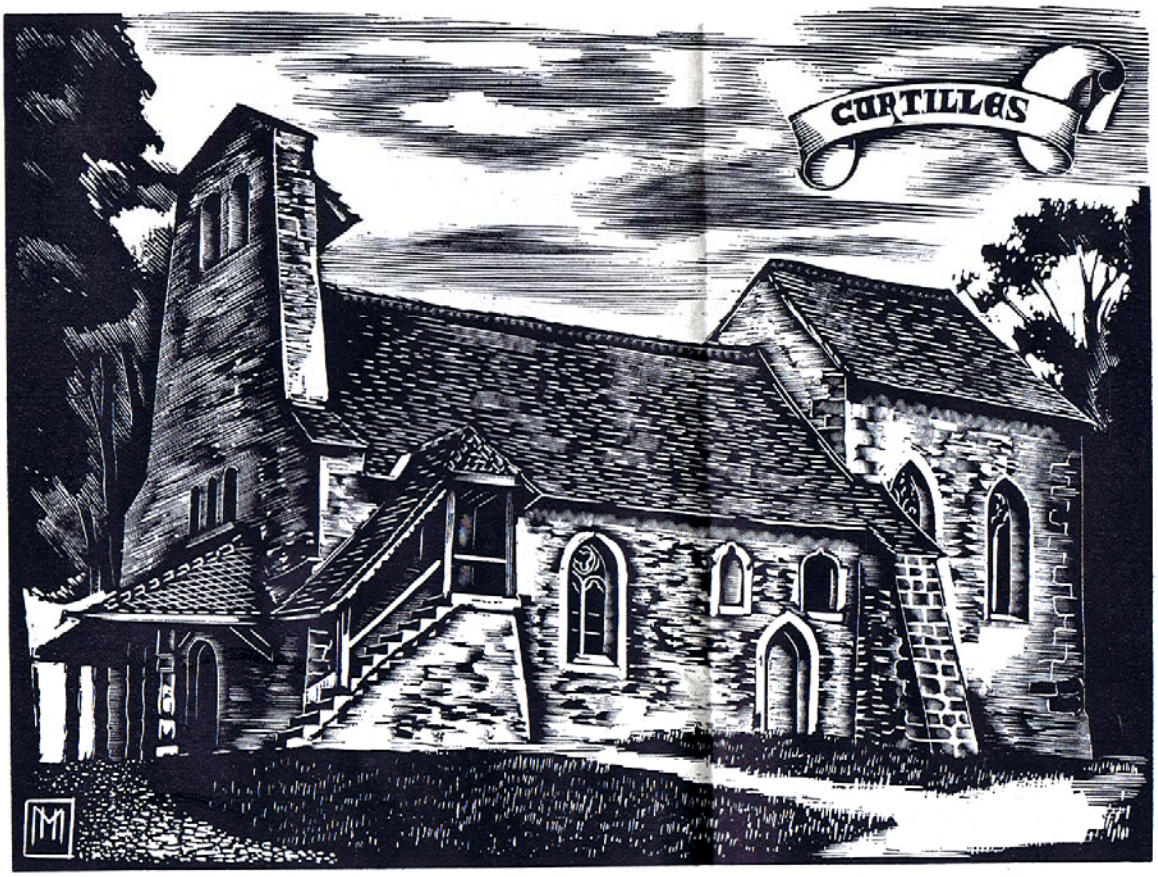


Henry Meylan à la gravure. Est-il en train de vous sortir « une église », sujet que l'on va découvrir aux pages suivantes et qui était en somme le thème de notre rubrique ?!

Un article de la Patrie Suisse du 14 (ou 19) février 1938

Les églises vaudoises

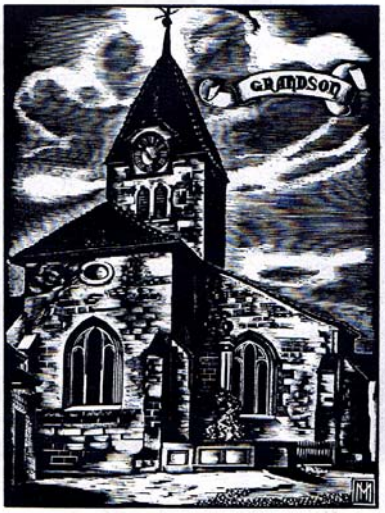
vues par Henry Meylan

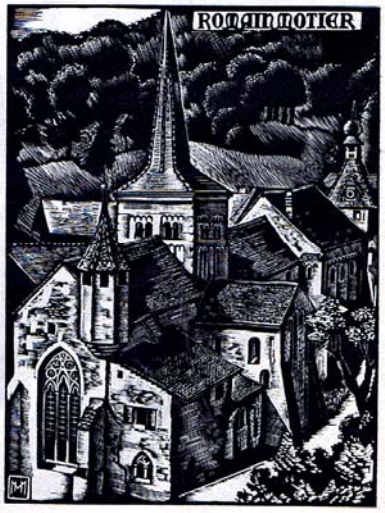


HENRY Meylan, graveur sur bois, vient de rendre un bel hommage au pays de Vaud. Il a consacré une vingtaine de planches aux plus caractéristiques de ses églises, en allant de celles de la Côte à celles du Dézaley, sans oublier celles d'Orbe, de Grandson, de Romainmôtier, de Payerne. Et partout le même noir profond et le même blanc lumineux, accusant à merveille le volume de l'édifice et le relief de la pierre, deux choses que l'habitude de voir et la patine du temps estompent volontiers à nos yeux distraits. Mais n'insistons pas sur des mérites d'ordre technique, quand l'impression qui s'en dégage est de vive poésie (1).

A feuilleter ces pages, le hasard des souvenirs bientôt vous arrête. Ce sera peut-être Saint-Saphorin, dont vous devinez un coteau, entre la confusion des toits que domine la robuste tour, et les scintillements du lac qu'enveloppe au loin le ciel en coquille transparente. Alors un jour renaît : le ronron du canot, l'abordage au petit port, la lente montée entre les ruelles entrecoupées parfois d'ombre épaisse, presque froide, parfois des surprises d'un lourd soleil, aux reflets incandescents ; puis la promenade à travers les vignes, qui semblent pousser sur le pan d'un toit, dont les tuiles seraient ces carrés que découpent des escaliers ; enfin le vin blanc parmi les chromos d'une salle dont le plafond s'abaisse pour vous reposer des lointains horizons, un vin blanc de l'année précédente, frais et vif, si jeune qu'il pétille et vous saute au cou.

Ou c'est Begnins et ses grandes fontaines, la douceur de cette grasse campagne où, en juin, l'herbe vous dépasse, où le blé et l'avoine se dorent jusqu'au brun, où les habitations ont la paisible har-





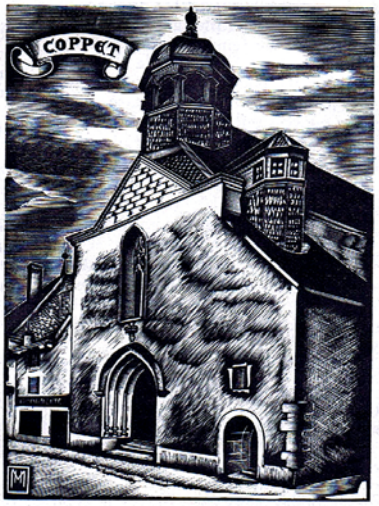
monie du paysage, avec des murs épais et des fenêtres qui regardent vers un coin du verger : voilà des semaines qui se ressemblaient, et pourtant pleines, heureuses, dans la suite d'une longue lecture qu'achevaient de profitables moissons. Et il suffit, pour que vous les reviviez un peu, de cette gravure isolant ici le centre du lieu, qui est son âme, l'église, épanouie comme les autres maisons, derrière ses généreux marronniers.

La chapelle des Bioux. Elle n'est qu'un toit, son cône régulier s'élève à la manière d'un sapin. Et ne la dirait-on pas faite d'aiguilles sèches ? Vous devinez, à l'arrière-plan, la massive forêt, ses senteurs de résine, sa terre souple, ses geais, ses renardières. Mais la pente de la vallée vous conduit au village, et vous y découvrez une vie ramassée sur elle-même, dont le tic tac ne change guère du début de l'an à sa fin, une vie de fourmilière prodigieusement active dans la limite de son domaine, une vie honnête, méthodique, minutieuse.

Voici Coppet, à la façade aristocratique, au delà de laquelle vous placez une vision de l'illustre château, puis l'héraldique Grandson, bien campé dans ses souvenirs héroïques, Romainmôtier, que tiraillent encore les remous des doctrines ennemies, Curtilles qui n'a pas sacrifié à la mode de se parer d'un banal clocher, fût-il surmonté d'un coq gaulois — lui préférant, goût honorable, l'aspect intact de sa nef moyenâgeuse, et St-Sulpice, que je trouve la plus aimable de toutes, sans doute parce que c'est la plus ancienne, ou du moins la plus pure de ligne, dans son authentique roman. A chacune on ajoute un cadre juste, son atmosphère ambiante. Pourquoi ?

Entre quelques autres traditions aussi tenaces, qui assurent la permanence de son caractère, le pays de Vaud a deux témoins du passé qui le mouleront probablement toujours : la langue et l'église. Miracle ! Les facilités de transport, la manie du voyage, l'universalité de la T.S.F. peuvent transformer l'Europe en un vaste champ de foire, où l'on voit tous les visages, on côtoie toutes les habitudes, on entend tous les cris — voilà un peuple qui conserve sa naturelle façon de s'exprimer et qui a l'audace de tourner l'anglais à son accent. Sans doute pour la raison que les Crausaz, malgré l'invasion bernoise, s'appellent encore Crausaz, avec appui sur l'«au», tandis que la seconde syllabe se perd dans une désinence féminine. Ce qui nous apparente, pour la prononciation, à nos voisins les Savoyards, dont nous fûmes longtemps, et, par delà ceux-ci, aux gens sur-lesquels règne aujourd'hui leur Maison héréditaire. Or, il en est de même des églises. Je voudrais qu'on m'en citât une qui, sans friser le ridicule, se dégageât de la tradition — tradition qui est en somme d'avant la Réforme, et constitue un lien vigoureux avec nos vraies origines. En voulez-vous une preuve non tirée de la pierre ? Voyez, le dimanche, ce conseiller de paroisse que sa conscience, à juste titre, laisse bien tranquille : il se rase précipitamment, il revêt ses habits propres, et, vers les dix heures — devoir dominical comme l'antique messe — il franchit le seuil de son église, après avoir au passage respectueusement salué « monsieur le ministre », comme il saluait jadis « monsieur le curé ».

Nous voilà loin d'Henry Meylan ? Au contraire. Par lui me viennent ces réflexions. Probablement parce qu'il sut interpréter sur le bois le secret de ses sujets — secret immense et pénétrant.

Paul André.

(1) Editions de l'Imprimerie centrale, à Lausanne.